

CHAPITRE VI.

LES ENVOYÉS DE CORTÉS EN ESPAGNE. — ACTES DE LA COUR DE CASTILLE.

— PRÉPARATIFS DE VELASQUEZ. — NARVAEZ DÉBARQUE AU MEXIQUE.

— CONDUITE POLITIQUE DE CORTÉS. — IL QUITTE LA CAPITALE.

1520.

Avant d'expliquer la nature des nouvelles dont nous avons annoncé l'arrivée à la fin du chapitre qui précède, il convient de jeter un coup d'œil rétrospectif sur quelques événements qui se rattachent à une époque antérieure. Le vaisseau qui portait, ainsi que le lecteur se le rappelle, les envoyés Puer-tocarrero et Montejo avec les dépêches expédiées de Vera-Cruz, après avoir, contrairement aux instructions que ces envoyés avaient reçues, touché à la côte de l'île de Cuba et répandu la nouvelle des découvertes qui venaient d'être faites, poursuivit sans interruption sa route vers l'Espagne et atteignit, au commencement d'octobre 1519, le petit port de San Lucar. La sensation causée par son arrivée et par les nouvelles qu'il apportait fut immense, et rappela celle qu'avait produite la découverte primitive de Colomb. Toutes les magnifiques espérances qu'on avait fondées sur l'existence du Nouveau-Monde semblaient enfin se réaliser.

Malheureusement, il y avait alors à Séville un individu nommé Benito Martin, chapelain de Velasquez, gouverneur de Cuba. Cet homme n'eut pas plus tôt appris l'arrivée des envoyés, et la nature des dépêches dont ils étaient porteurs, qu'il adressa à la *Casa de contratacion*, ou maison royale des Indes, un mémoire dans lequel il accusait les envoyés et l'équipage du vaisseau de mutinerie et de rébellion contre les autorités de Cuba, et aussi de trahison envers la couronne (1).

(1) On trouve, dans la collection de Mss. faite par don Vargas Ponze, ci-devant président de l'Académie d'Histoire, un mémoire adressé à l'empe-

Par suite de ses représentations, les officiers de justice prirent possession du bâtiment, et il fut défendu aux personnes qui étaient à bord d'enlever quoi que ce fût, pas même leurs effets personnels. On refusa de laisser à la disposition des envoyés les fonds nécessaires pour solder les frais du voyage, ainsi qu'une somme considérable que Cortés envoyait à son père, don Martin. Dans cette situation embarrassante, il ne leur restait d'autre alternative que de se présenter le plus promptement possible devant l'empereur, de lui remettre les lettres dont ils étaient chargés au nom de la colonie, et de solliciter auprès de lui le redressement de leurs griefs. Ils commencèrent par aller trouver Martin Cortés, qui demeurait à Medellin, et s'acheminèrent avec lui vers la cour.

Charles-Quint visitait alors l'Espagne pour la première fois depuis son avènement. Cette visite ne fut pas longue : elle le fut assez, toutefois, pour dégouter ses sujets, et les aliéner en grande partie de sa personne. Il venait de recevoir la nouvelle de son éléction à la couronne impériale d'Allemagne. Dès ce moment, toutes ses pensées se portèrent de ce côté. Il ne prolongea son séjour dans la Péninsule qu'afin d'y lever des subsides qui le missent en état de paraître avec éclat sur le grand théâtre de l'Europe. Tous ses actes montraient trop clairement que le trône de ses ancêtres avait peu de prix à ses yeux en comparaison de ce hochet impérial qui ne pouvait avoir le moindre intérêt pour ses sujets d'Espagne ni pour sa propre postérité : l'intérêt était ici tout personnel.

Contrairement à l'usage établi, il avait convoqué les cortés de Castille à Compostelle, ville du nord de l'Espagne, qui n'avait d'autre avantage que celui de n'être pas éloignée du lieu choisi pour son embarquement (2). En se rendant à cette ville,

leur par ce même Benito Martin, et dans lequel il oppose les services de Velasquez à l'ingratitude et à la révolte de Cortés et de ses compagnons. Cette pièce ne porte point de date; elle a été écrite après l'arrivée des envoyés, probablement à la fin de 1519, ou au commencement de l'année suivante.

(2) Sandoval donne, il est vrai, une raison singulière; c'est que la situa-

il s'arrêta quelque temps à Tordesillas, où résidait sa malheureuse mère, Jeanne « la folle. » Ce fut là que les envoyés de Vera-Cruz se présentèrent devant lui, au mois de mars 1520. Presque en même temps, les trésors qu'ils avaient apportés arrivèrent à la cour, où ils excitèrent une admiration sans bornes (3). Les envois du Nouveau-Monde n'avaient consisté jusqu'alors qu'en productions végétales, éléments les plus sûrs de la richesse, mais aussi les plus lents. Quant à l'or, on n'en avait encore vu que peu, et ce peu était soit à l'état natif, soit grossièrement travaillé. Les courtisans contemplèrent avec étonnement les masses de ce métal précieux et la fabrication délicate des produits variés de l'art indien, surtout celle des tissus de plumes aux brillantes couleurs; en écoutant les merveilleuses descriptions qu'on leur faisait du grand empire aztèque, ils se persuadèrent que les vaisseaux espagnols avaient enfin atteint ces régions de l'or, qui jusqu'alors avaient paru fuir devant eux.

Dans cette disposition favorable des esprits, il n'est pas douteux que le monarque aurait accueilli la demande des envoyés et ratifié les actes tant soit peu irréguliers des conquérants, sans l'opposition d'un personnage qui occupait la position la plus élevée dans le département des Indes: c'était Juan Rodriguez de Fonseca, ci-devant doyen de Séville, maintenant évêque de Burgôs. Issu d'une noble famille, il avait été, à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde, chargé de la direction des affaires coloniales. Lorsque Ferdinand le Catholique avait institué le conseil des Indes, il en avait été nommé le président, et avait, depuis, toujours occupé ce poste. Cette longue possession d'une charge aussi difficile qu'import-

tion de cette ville dans le voisinage de la côte permettait à Chièvres et aux autres sangsues flamandes de s'échapper tout à coup du pays, s'il était nécessaire, avec leurs trésors mal acquis. » *Hist. de Carlos Quinto*, t. 1, p. 302, ed. Pamplona, 1634.

(3) Voir la lettre écrite par Pierre Martyr à son noble élève et ami, le marquis de Mondejar, deux mois après l'arrivée du vaisseau de Vera Cruz. *Opus epist.*, ep. 650.

tante est en elle-même une garantie suffisante de capacité. Il n'était pas rare, à cette époque, de voir des gens d'église investis de hauts emplois civils, et même militaires. Fonseca paraît avoir été un homme capable, actif, d'une vocation plus mondaine que religieuse. On peut même dire que son caractère, irritable et vindicatif, était d'une trempe fort peu chrétienne; ces mauvaises passions étaient en quelque sorte identifiées à sa nature. Malheureusement, sa position particulière lui permit de les satisfaire aux dépens de quelques-uns des hommes les plus illustres de son temps. Piqué on ne sait de quelle insulte qu'il croyait avoir reçue de Colomb, il avait constamment entravé les plans du grand navigateur. Il avait manifesté les mêmes dispositions hostiles à l'égard de Diego, fils de l'amiral et héritier de ses honneurs; il se montra maintenant, et à partir de ce moment, animé du même esprit de rancune envers le conquérant du Mexique. La cause immédiate de cette conduite était dans ses relations personnelles avec Velasquez, à qui une de ses proches parentes était fiancée (4).

Par suite des représentations de ce prélat, Charles, au lieu de donner une réponse favorable aux envoyés, ajourna sa décision jusqu'à son arrivée à Coruña (la Corogne), où il devait s'embarquer (5). Mais d'autres soins l'attendaient dans cette ville: les troubles qu'avait suscités sa conduite impolitique, et les préparatifs de son voyage absorbèrent tous ses instants. Les affaires coloniales, qu'il avait laissées s'accumuler, furent réservées pour la dernière semaine qu'il devait passer en Espagne: mais celles du « jeune amiral » absorbèrent une si grande partie de cette semaine, qu'il ne lui resta pas le temps de s'occuper de Cortés: il se borna à donner

(4) Zuñiga, *Anales eclesiásticos y seculares de Sevilla*. Madrid, 1667, fol. 414. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 5, cap. 14; lib. 9, cap. 17, et alibi.

(5) Velasquez avait, à ce qu'il paraît, envoyé, dès le mois d'octobre 1519, un rapport sur la conduite de Cortés et sur le vaisseau qui avait touché à Cuba avec les trésors. *Carta de Velasquez al tic. Figueroa*, Ms., nov. 17, 1519.

ordre au bureau de Séville de faire remettre aux envoyés une portion de leurs fonds, jusqu'à concurrence de la somme nécessaire pour acquitter les frais du voyage. Le 16 mai 1520, le monarque impatient dit adieu à son royaume, sans s'inquiéter de la querelle de ses belliqueux vassaux du Nouveau-Monde, sans faire un effort en faveur de la magnifique entreprise qui devait lui assurer la possession de l'empire indien. Quel contraste avec la politique de ses illustres prédécesseurs, Ferdinand et Isabelle ! (6)

Cependant le gouverneur de Cuba, sans attendre des renforts d'Espagne, prit de lui-même des mesures pour rentrer en possession de ses droits usurpés. On a vu, dans un précédent chapitre, combien il avait été ému par le récit des actes de Cortés et des trésors que son navire transportait en Espagne. La rage, l'orgueil blessé, l'avarice désappointée, déchirèrent son cœur. Il ne pouvait surtout se pardonner d'avoir remis cette affaire en de telles mains. La semaine même où Cortés l'avait quitté pour prendre le commandement de la flotte, Charles-Quint avait signé une *capitulation* qui conférait à Velasquez le titre d'*adelantado*, avec une grande extension de ses pouvoirs primitifs (7). Le gouverneur résolut d'envoyer, sans perdre de temps, à la côte des Aztèques, une force suffisante pour y établir sa nouvelle autorité dans toute sa plénitude, et pour tirer vengeance de son lieutenant rebelle. Il commença ses préparatifs dès le mois d'octobre (8).

(6) « Con gran música, dit Sandoval avec amertume, de todos los ministros, y clarines recogiendo las áncoras, diéron vela al viento con gran regozijo, dexando á la triste España cargada de duelos, y desventuras. » *Hist. de Carlos Quinto*, t. 1, p. 219.

(7) Cet acte était daté de Barcelone, le 13 novembre 1518. Cortés quitta St. Iago le 18 du même mois. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 3, c. 41.

(8) Gomara, *Crónica*, cap. 96, et Robertson, *History of America*, t. 2, p. 304, 466, pensent que le gouverneur fut stimulé, dans cette entreprise, par sa nouvelle dignité d'*adelantado*. Mais il résulte d'une lettre écrite de sa propre main et qui se trouve dans la collection Muños, qu'il avait commencé ses opérations quelques mois avant d'avoir reçu avis de sa nomina-

Il avait eu d'abord l'intention de prendre le commandement en personne. Mais sa corpulence, qui le rendait peu propre à supporter les fatigues d'une pareille expédition, ou, suivant sa version, sa tendresse pour ses sujets indiens, alors en proie à une épidémie, l'engagea à déléguer ce commandement à un autre (9).

La personne dont il fit choix était un hidalgo castillan, nommé Pamfilo de Narvaez. Il avait aidé Velasquez à soumettre l'île de Cuba, où sa conduite ne saurait être entièrement justifiée du reproche d'inhumanité, qui ne s'applique que trop souvent aux aventuriers espagnols de cette époque. Il continua depuis à occuper des emplois importants, et demeura en grande faveur auprès de Velasquez. C'était un homme de quelque capacité militaire, mais négligent et trop facile en matière de discipline. Il était brave; mais sa bravoure était alliée à une certaine arrogance, ou plutôt à un excès de confiance en lui-même, qui le rendait sourd aux suggestions de gens mieux avisés que lui. En somme, il était complètement dépourvu de cette prudence et de cette prévoyance réfléchie indispensables à un chef qui allait se mesurer avec un antagoniste tel que Cortés (10).

Le gouverneur et son lieutenant s'occupèrent activement de réunir une armée. Ils visitèrent toutes les villes considérables de l'île, armant des vaisseaux dans les ports, formant des dépôts et des magasins, sollicitant et encourageant les engagements volontaires par des promesses libérales. Mais l'appât le plus puissant était l'assurance des riches trésors qui attendaient les nouveaux conquérants dans les régions d'or du Mexique; tel fut l'engouement général, qu'une multitude

tion. *Carta de Velasquez al señor de Xéves*. Isla Fernandina, Ms., octobre 12, 1519.

(9) *Carta de Velasquez al lic. Figueroa*, Ms., nov. 17, 1519.

(10) Voici le portrait assez original que Diaz nous fait de Narvaez : « Il était grand et robuste, avait la tête grosse et la barbe rousse, l'air avenant, la voix creuse et sonore, comme si elle sortait d'une caverne. Il était d'ailleurs brave et bon cavalier. » *Hist. de la conquista*, cap. 205.

d'individus de toute classe et de tout âge s'empessa de s'enrôler pour l'expédition, si bien qu'on eût dit que toute la population blanche allait quitter l'île et la laisser à ses possesseurs primitifs (11).

La nouvelle de ces préparatifs se répandit bientôt dans les îles, et attira l'attention de l'Audience Royale de Santo Domingo. Cette cour était, à cette époque, investie non-seulement de la suprême autorité judiciaire dans les colonies, mais elle exerçait aussi une juridiction civile, dont « l'amiral » se plaignait, comme d'un empiétement sur ses droits. Elle vit avec inquiétude les projets de Velasquez, persuadée que cette expédition, quels qu'en fussent les résultats en ce qui concernait les parties immédiatement engagées, ne pouvait que compromettre les intérêts de la couronne. Elle désigna donc un de ses membres, le licencié Ayllon, homme prudent et résolu, pour se rendre à Cuba, avec ordre d'user de son autorité pour arrêter, s'il était possible, les préparatifs de Velasquez (12).

A son arrivée, le licencié trouva le gouverneur dans la partie occidentale de l'île, occupé à mettre sa flotte en état de prendre la mer. Il lui expliqua l'objet de sa mission et la manière dont l'Audience Royale envisageait l'entreprise projetée. La conquête d'un pays aussi vaste et aussi puissant que le Mexique exigeait toutes les forces dont les Espagnols pouvaient disposer, et si une moitié de ces forces était employée contre l'autre, il n'en pouvait résulter que désastres. C'était le devoir du gouverneur, comme loyal sujet de son souverain, d'imposer silence à ses ressentiments personnels, et de soutenir ceux qui étaient actuellement engagés dans le grand œuvre de la conquête, en leur envoyant les renforts nécessaires. Il pouvait, il est vrai, notifier à Cortés les pouvoirs dont il était investi, et réclamer l'obéissance qui lui était due. Mais

(11) Le licencié Ayllon insiste particulièrement, dans un mémoire, sur les conséquences dangereuses d'une pareille émigration. *Carta al emperador*. Guaniguanico, marzo 4, 1520, Ms.

(12) *Proceso y pesquisa hecha por la Real Audiencia de la Española*. Santo Domingo, diciembre 24, 1519, Ms.

en cas de résistance, il devait abandonner la question aux tribunaux compétents, et employer ses ressources à exploiter dans une autre direction le vaste champ des découvertes, au lieu de risquer de perdre le tout en s'engageant dans une lutte contre son rival.

Cet avis, tout sensé et tout salutaire qu'il était, ne fut nullement goûté par le gouverneur. Il déclara, à la vérité, n'avoir aucune intention d'en venir aux mains avec Cortés; il ne voulait, dit-il, qu'établir sa juridiction légitime sur des contrées qui avaient été découvertes sous ses propres auspices. En même temps, il contesta le droit que s'arrogeait l'Audience Royale d'intervenir en cette affaire. Narvaez se montra encore plus récalcitrant, et la flotte étant prête, il annonça l'intention de mettre à la voile dans quelques heures. Le licencié, désespérant d'arrêter l'expédition, prit le parti de l'accompagner en personne, afin d'empêcher par sa présence, s'il était possible, une rupture ouverte entre les parties (13).

La flotte se composait de dix-huit bâtiments, grands et petits; elle portait neuf cents hommes, dont quatre-vingts cavaliers, quatre-vingts arquebusiers, cent cinquante arbalétriers, avec du gros canon et un approvisionnement considérable d'armes et de munitions de guerre. On y comptait en outre un millier d'Indiens, originaires de l'île, qui accompagnaient probablement l'expédition en qualité de gens de service (14). Jamais, à une seule exception près (15), une aussi belle flotte n'avait encore paru dans les mers de l'Inde,

(13) *Parecer del lic. Ayllon al adelantado Diego Velasquez*. Isla Fernandina, 1520, Ms.

(14) *Relacion del lic. Ayllon*. Santo Domingo, 30 de agosto, 1520, Ms. *Proceso y pesquisa por la Real Audiencia*, Ms.

L'artillerie se composait, suivant Diaz, de vingt pièces de canon. *Hist. de la conquista*, cap. 109.

(15) La grande flotte commandée par Ovando, en 1501, sur laquelle Cortés avait eu l'intention de s'embarquer pour le Nouveau-Monde. Herrera, *Hist. general*, dec. 1, lib. 4, cap. 11.

et jamais armement comparable à celui-ci n'avait été équipé dans les ports du monde occidental.

Parti de Cuba dans les premiers jours de mars 1520, Narvaez suivit à peu près la même route que Cortés, et côtoyant ce qu'on appelait alors l'île d'Yucatan (16), il jeta l'ancre le 23 avril, devant San-Juan de Ulua, après avoir essuyé une rude tempête, dans laquelle périrent quelques-uns de ses petits bâtiments. C'était à ce même endroit, sur la plage sablonneuse où s'élève la ville actuelle de Vera-Cruz, que Cortés avait débarqué pour la première fois.

Là, le commandant fit la rencontre d'un des Espagnols que Cortés avait envoyés pour reconnaître les ressources du pays, et particulièrement ses productions minérales. Cet homme vint à bord de la flotte, et les Espagnols apprirent de lui tout ce qui s'était passé depuis le départ des envoyés de Vera-Cruz — la marche dans l'intérieur, les combats sanglants livrés aux Tlascalans, l'occupation de Mexico, les riches trésors qu'on y avait trouvés, et l'arrestation du monarque, grâce à laquelle, dit le soldat en finissant, « Cortés gouverne le pays comme s'il en était le souverain, de sorte qu'un Espagnol peut voyager sans armes d'un bout de l'empire à l'autre, et n'a point à craindre d'être insulté ou maltraité (17). » Ses auditeurs écoutaient ce merveilleux récit, muets d'étonnement, et l'honnête indignation de Narvaez ne fit que s'accroître, en apprenant la valeur de la riche proie qu'on venait d'arracher à son chef.

Il manifesta dès lors l'intention de marcher contre Cortés

(16) « De allí seguimos el viage por toda la costa de la isla de Yucatan. » *Relacion del lic. Ayllon*, Ms.

(17) « La cual tierra sabe, é ha visto este testigo, que el dicho Hernando Cortés tiene pacifica, é le sirven é le obedecen todos los Indios, é que cree este testigo que lo hacen por cabsa que el dicho Hernando Cortés tiene preso á un cacique que dicen Montézuma, que es señor de lo mas de la tierra, á lo que este testigo alcanza, ál cual los Indios obedecen, é facen lo que les manda, é los christianos andan por toda esta tierra seguros, é un solo christiano la ha atravesado toda sin temor. » *Processo y pesquisa por la R. Audiencia*, Ms.

et de le punir de sa révolte. Cette intention fut proclamée avec tant de jactance, que les indigènes, accourus en foule au camp formé sur le rivage, comprirent que les nouveaux venus n'étaient pas les amis, mais les ennemis de ceux qui les avaient précédés. Narvaez résolut aussi, contrairement au conseil de l'Espagnol, qui lui cita l'exemple de Cortés, de former un établissement sur ce point en apparence peu avantageux, et il fit les dispositions nécessaires pour y organiser une municipalité. Il apprit, toujours du même soldat, l'existence de la colonie voisine de Villa-Rica, commandée par Sandoval, et composée, l'assura-t-on, de quelques invalides qui se rendraient à la première sommation. Cependant, au lieu de marcher contre cette place, il résolut d'envoyer un message pacifique, pour faire connaître ses pouvoirs et demander que la garnison se soumit (18).

Ces mesures successives contrarièrent vivement Ayllon, qui prévint qu'elles amèneraient une collision inévitable avec Cortés; mais il eut beau faire des remontrances et menacer de mettre la conduite de Narvaez sous les yeux du gouvernement, Narvaez, fatigué de son opposition continuelle et de l'aigreur de ses observations, résolut de se débarrasser de ce surveillant incommode. Il le fit saisir et embarquer pour Cuba. Le licencié eut l'adresse de persuader au capitaine du navire de changer sa destination et de le transporter à Santo Domingo; à son arrivée dans cette ville, un rapport formel de sa conduite, dans lequel étaient énergiquement flétris les actes déloyaux du gouverneur et de son lieutenant, fut rédigé et expédié en Espagne par l'Audience Royale (19).

Cependant aucun des mouvements de Narvaez n'avait échappé

(18) *Relacion del lic. Ayllon*, Ms. *Demanda de Zavallos en nombre de Narvaez*, Ms.

(19) Ce rapport se trouve parmi les Mss. de Vargas Ponce, dans les archives de l'Académie royale d'histoire. Il contient cent dix pages in-folio, et est intitulé : *El Processo y pesquisa hecha por la Real Audiencia de la Española é tierra nuevamente descubierta*. Para el Consejo de Su Majestad.

à Sandoval. Du moment où il avait paru sur la côte, cet officier vigilant, se défiant du but de cette expédition, ne l'avait pas perdu de vue un instant. Il ne fut pas plus tôt informé du débarquement des Espagnols, qu'il envoya en lieu de sûreté le peu de soldats invalides qu'il avait; puis, ayant mis ses fortifications dans le meilleur état possible, il se disposa à défendre la place jusqu'à la dernière extrémité. Ses hommes promirent de le seconder de tout leur pouvoir, et pour soutenir la résolution de ceux qui pourraient faiblir, il fit dresser une potence sur la place de la ville! Hâtons-nous d'ajouter que la constance de ses compagnons ne fut pas mise à cette épreuve.

Les seuls ennemis qui se présentèrent devant la Villa-Rica furent un prêtre, un notaire, et quatre autres Espagnols, choisis par Narvaez pour remplir la mission dont nous avons parlé. L'ecclésiastique se nommait Guevara. Introduit devant Sandoval, il lui fit une harangue étudiée, dans laquelle il énumérait pompeusement les services et les titres de Velasquez, et, après avoir accusé de rébellion Cortés et ses compagnons, demandait à Sandoval de se soumettre, comme un loyal sujet, à l'autorité nouvellement constituée de Narvaez.

Le commandant de la Villa-Rica, irrité d'entendre traiter aussi cavalièrement ses compagnons d'armes, assura le révérend ambassadeur que le respect qu'il portait à sa robe était la seule considération qui l'empêchât de lui faire administrer le châtimeut qu'il méritait. Guevara, s'emportant à son tour, invita le notaire à donner lecture de la proclamation. Mais Sandoval l'arrêta, déclarant à ce fonctionnaire que s'il s'avisait d'ouvrir la bouche, sans avoir au préalable produit le mandat qu'il devait avoir reçu de la couronne, il le ferait fustiger d'importance. A ces mots, Guevara perdit toute mesure, et frappant du pied la terre, réitéra ses ordres d'un ton plus péremptoire. Sandoval n'était pas homme à longues explications. Il se contenta de faire observer que c'était au général lui-même, à Mexico, que l'acte devait être lu. En même temps il ordonna à ses gens de se procurer un

certain nombre de vigoureux *tamanes*, ou porteurs indiens, sur le dos desquels le malheureux prêtre et ses compagnons furent attachés comme autant de ballots de marchandises. Le commandant leur donna une escorte de vingt soldats espagnols, et la petite caravane se mit en marche pour la capitale. Elle voyagea jour et nuit, ne s'arrêtant que le temps nécessaire pour se procurer des relais de porteurs; et comme elle traversait des villes populeuses, des forêts et des plaines cultivées, qui se déroulaient rapidement devant elle, les nouveaux venus, confondus à la fois par l'étrangeté de ce spectacle et par la nouveauté de ce mode de transport, savaient à peine s'ils veillaient ou s'ils étaient sous l'empire d'un rêve. C'est ainsi qu'à la fin du quatrième jour, ils atteignirent le lac de Tezcucuo, en vue de la capitale de l'empire (20).

Ses habitants étaient déjà instruits de l'arrivée de nouveaux hommes blancs sur la côte. Immédiatement après leur débarquement, la nouvelle en avait été transmise à Montézuma, qui, dit-on (le fait paraît cependant peu probable), la cacha pendant quelques jours à Cortés (21). Enfin, l'ayant invité à une entrevue, il lui dit que rien ne s'opposait maintenant à ce qu'il quittât le pays, attendu qu'il y avait une flotte toute prête à l'emmener. Aux questions du général étonné, Montézuma répondit en lui montrant une carte hiéroglyphique qui lui avait été envoyée de la côte, et sur laquelle les vaisseaux, les Espagnols eux-mêmes, et tout leur équipage de guerre, étaient représentés avec une exactitude minutieuse. Cortés, étouffant toute autre émotion que celle du plaisir, s'écria: «Béni soit le Rédempteur pour sa miséricorde!» A son retour au quartier, la nouvelle fut reçue par les troupes avec de bruyantes acclamations, et célébrée par des décharges

(20) «É iban espantados de que veian tantas ciudades, y pueblos grandes que les traian de comer y unos los dexavan, y otros los tomavan, y andar por su camino. Dizenque iban pensando si era encatamiento, ó sueño.» Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 111. *Demanda de Zavallos*, Ms.

(21) «Ya avia tres dias que lo sabia Montezuma, y Cortés no sabia cosa ninguna.» Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 110.